

ETC



Art makes the world?

Anstoß (impulsion) Berlin - Haus am Waldsee, Berlin, 22 juin - 17 juillet 2006

Maïté Vissault

Number 76, December 2006, January–February 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34968ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

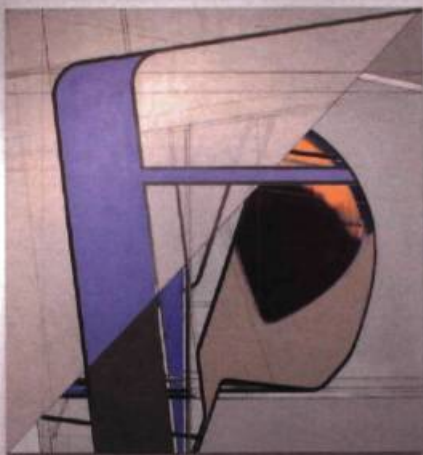
0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vissault, M. (2006). Review of [Art makes the world? / *Anstoß* (impulsion) Berlin - Haus am Waldsee, Berlin, 22 juin - 17 juillet 2006]. *ETC*, (76), 71–74.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Berlin

ART MAKES THE WORLD ?

Anstoß (impulsion) Berlin – Haus am Waldsee,
Berlin, 22 juin – 17 juillet 2006

Une fois n'est pas coutume. Il n'est, en effet, plus guère habituel d'écrire ou de lire des recensions critiques négatives sur un événement d'art contemporain.

L'exposition *Anstoß Berlin* a été présentée dans les médias comme un événement : 61 artistes de 21 pays, dont le dénominateur commun est qu'ils ont choisi Berlin comme port d'attache. Dans le style journalistique – que la directrice du lieu maîtrise parfaitement, puisqu'elle vient du milieu –, il est déclaré que c'est la première fois qu'une « institution berlinoise se consacre au phénomène du fait que la ville fait fureur dans le monde entier ». L'événement se consacre ainsi « aux nouvelles énergies apportées par les artistes à la ville, ainsi qu'aux impulsions qu'offre Berlin aux artistes »¹. Même si l'intention est à première vue partisane et racoleuse dans le contexte berlinois d'un marché de l'art contemporain florissant, elle n'est pas obligatoirement dénuée d'intérêt. Comme le rappelle bien succinctement Sabine Bartelsheim, dans le maigre catalogue accompagnant l'exposition, d'autres expositions de par le monde se sont déjà penchées sur les phénomènes d'attraction et d'impulsion créatrices qu'exercent les grandes métropoles sur la jeune scène artistique. Toutefois, il n'y a dans cette exposition, comme dans le catalogue, aucune trace de réflexion sur un phénomène complexe, s'il en est, mais qui a déjà de célèbres précédents – il suffit de penser au Paris du temps de la Ruche ou, plus récemment, au Soho new-yorkais. Cette fois-ci, il s'agit d'un rassemblement de l'ordre de l'entassement inégal et irréfléchi d'œuvres², qui ne dénote aucune sensibilité pour le contenu des travaux

présentés comme pour le thème choisi : les énergies et impulsions libérées par la rencontre d'une grande métropole avec le vivier artistique international. Il en résulte un choix – forcément péremptoire – et un accrochage – forcément problématique.

Ainsi peut-on voir accrocher en série des œuvres aussi disparates que *Losser B05*, de Eberhard Havekost, le portrait type d'un délinquant comme on peut en voir dans la presse de boulevard, *FOB-19-2006*, de Frank Nitsche, représentant, comme toujours avec une dextérité séduisante, un espace pictural abstrait lisse entre l'esquisse d'architecture et le projet design, et le portrait photographique d'un âne empaillé, sans titre, de Thomas Florschuetz. Contemplant ce trio déconcertant, on tourne le dos à une ribambelle de socles supportant autant de crottes en crème de nougat confectionnées par Thomas Rentmeister, tandis que scintille au loin Berlin vu en paillettes, par Simon Faithfull.

Le spectateur déambule dans une sorte de foire à tout, truffée de quiproquos et de proximités contradictoires et déconcertantes. Comme justification à cet éclectisme, on peut lire dans le catalogue, à propos d'autres expositions consacrées à l'impulsion culturelle d'une ville, qu'elles tendent à n'être qu'un archivage cacophonique de différentes œuvres et documentent une multiplicité urbaine qui ne se laisse cerner par aucune idée d'ensemble. Par conséquent, il faut plutôt se plonger dans le monde propre de chaque œuvre.³

Une telle approche n'est au pire soutenable que pour un public averti, qui connaît et reconnaît les démarches et œuvres individuelles, et peut faire abstrac-



tion de l'impression d'ensemble; pour le public non averti, la présentation dense d'œuvres uniques, sans affinités les unes par rapport aux autres, mène à l'irritation et à la confusion, confirmant un préjugé bien connu comme quoi l'art contemporain, c'est tout et n'importe quoi. De surcroît, le manque d'intelligen-

ce de l'accrochage contribue à gommer la pertinence de certaines œuvres. C'est le cas, par exemple, de la vidéo de Daniel Pflumm, *Berlin*, datant de 2004, sorte de clip hallucinant où se succèdent en rythme saccadé une multitude de logos publicitaires, de bandes-annonces de journaux télévisés et d'images du



John Bock, *Meechfieber*, 2004. Film 16 mm ; 38 min, 30 sec. Courtoisie Klosterfelde, Berlin; Anton Kern, New York.

Berlin branché, le tout scandé par un beat techno. Berlin thématise la métropole, son absorption dans la fièvre de la culture capitaliste médiatique globalisante, abrutissante et vibrante. Pour agir, cette œuvre a besoin de puissance, tant au niveau du son que de l'image. Le spectateur doit être entraîné dans une

sorte de transe, une fascination perverse, au point de perdre le contrôle de son sens critique. Présentée ici sur un écran télé encastré dans le mur, sans capacité de volume, et entourée d'autres œuvres qui, si elles ont toutes quelque chose à voir avec la trivialité et l'emprise du monde technologique sur la perception,



Vue partielle de l'exposition *Anstoß Berlin*. Photo : Maïté Vissault.

explorent des univers esthétiques et des réalités foncièrement diversifiés, Berlin se confine à une succession d'images télé quelconques et irritantes.⁴

Il serait aisé de multiplier les exemples. Toutefois, plus qu'une exposition cacophonique qui n'offre au public non initié qu'une succession de timbres-poste, *Anstoß Berlin* révèle les dilemmes dans lesquels se débat aujourd'hui l'institution culturelle face à la montée en puissance du marché. Pour attirer les crédits⁵, la visibilité des médias, contenter ses financeurs et ses politiques, Katja Blomberg, directrice de la Haus am Waldsee, crée un événement, rassemble toutes les jeunes stars actuelles, implique un maximum d'acteurs du marché – galeristes, collectionneurs – et entretient ainsi son réseau. Elle offre une légitimité institutionnelle et une visibilité médiatique au marché de l'art berlinois, en créant un événement autour d'une scène artistique sans fondement conceptuel. En effet, réduite à une accumulation d'images furtives, un zapping à la manière d'un spot publicitaire, l'exposition ne semble nullement s'intéresser à fournir une approche discursive ou même visionnaire sur un « phénomène » de l'art contemporain, mais plutôt à attirer les faveurs et la reconnaissance du milieu. Est-ce là le rôle de l'institution ?

Dans un récent numéro de *Kunstzeitung*, Karlheinz Schmid écrivait ceci : « La discussion en matière d'art n'a pratiquement plus lieu ». L'auteur se référait dans son article essentiellement au phénomène de la nouvelle vague picturale qui balaye l'art contemporain. Même si *Anstoß Berlin* ne se limite à aucun médium, elle est bien, à l'instar de la peinture, un symptôme du marché. La peinture y est d'ailleurs largement représentée : Franz Ackermann, Norbert Bisky, Valérie Favre, Katharina Grosse, Eberhard Havekost, Jonathan Meese, Franz Nitsche. Là aussi, aucune discussion sur l'art n'a lieu, bien qu'à première vue, il ne s'agisse pas d'une foire d'art contemporain ou d'une salle de vente, mais d'une exposition thématique dans une institution qui se targue de lancer là un nouveau concept⁶. Il est à cet égard remarquable de noter que le programme annexe de la manifestation se compose essentiellement d'une série de discussions avec des galeristes, collectionneurs, artistes et même un

transporteur d'art, autour du thème « Qui fait bouger l'art ? ». Plus clairement encore, une discussion sans interlocuteur est intitulée : « L'art et l'argent ». Mais dans tout cela, aucune trace d'une discussion critique de fond sur l'art. La puissance du marché semble avoir ici définitivement débordé sur l'institution.⁷

MAÏTÉ VISSAULT

NOTES

- ¹ Katja Blomberg, brochure distribuée à l'entrée de l'exposition.
- ² Le manque de sensibilité pour les positionnements artistiques représentés, et surtout pour le propos de l'exposition, se lit déjà dans le parti des curatrices de demander aux artistes – ou aux galeristes – de livrer une œuvre par artiste.
- ³ Sabine Bartelsheim, « Die Stadt der Kunst » in *Anstoß Berlin*, Haus am Waldsee, 2006, p. 101, traduction approximative. La revendication ici proclamée de l'éclectisme comme particularité de la production artistique contemporaine aurait pu s'avérer intéressante si elle était fondée sur une observation éprouvée du monde urbain contemporain. Il n'y a néanmoins aucune trace d'un tel questionnement dans le catalogue comme dans l'exposition ou même dans le programme des manifestations annexes.
- ⁴ Dans cette salle est exposée une œuvre anamorphique de Thomas Eller, une photographie de Miguel Rothschild de la série des *Paradis sur Terre* et deux impressions électroniques abstraites produites par des machines commandées par Gerwald Rockenschau.
- ⁵ La liste des sponsors de l'exposition est impressionnante. Elle s'étale des grands fonds culturels allemands comme la Stiftung Deutsche Klassenlotterie Berlin ou les Hauptstadtkulturfonds, aux médias nationaux et locaux, en passant par une ribambelle d'ambassades et d'instituts étrangers.
- ⁶ Dans la brochure distribuée à l'entrée de l'exposition on peut lire : « Avec "Anstoß Berlin", la Haus am Waldsee rend public son nouveau concept. L'exposition montre que le lieu est ouvert aux artistes internationaux montants de Berlin. [...] De cette manière la "Haus" poursuit le chemin qu'elle a entamé dès 1946 qui est de conduire aux nouvelles tendances de l'art actuel. » Un nouveau concept vieux de 60 ans ? Toute institution d'art contemporain digne de ce nom se doit de se consacrer aux nouvelles tendances de l'art actuel. Que Berlin soit actuellement un extraordinaire vivier, un melting pot de la création actuelle est un fait avéré, mais Berlin ne représente aucun positionnement singulier. En tout cas cela ne justifie nullement un « nouveau concept » et l'exposition soi-disant « manifeste » est bien incapable de prouver le contraire.
- ⁷ Élément de la société du spectacle – léger clin-d'œil à Debord et aux situationnistes –, *Anstoß Berlin* n'est nullement un phénomène isolé. Bien au contraire, les institutions, biennales et autres festivals d'art contemporain sont de plus en plus acculés à faire des concessions au *main stream* du marché et des médias pour acquérir des fonds, des prêts, des entrées. Elles résistent néanmoins pour la plupart en continuant de structurer leur exposition autour d'un concept.



Daniel Pflumm, *Berlin*, 2004. Vidéo sur DVD. Courtoisie Galerie neu, Ber